

## Journal des traducteurs Translators' Journal

### Nouveau domaine de la stylistique comparée À propos d'un ouvrage de M. Malblanc

Jean-Paul Vinay

---

Volume 7, Number 4, 4e Trimestre 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1057436ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1057436ar>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

#### ISSN

0316-3024 (print)

2562-2994 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Vinay, J.-P. (1962). Nouveau domaine de la stylistique comparée : à propos d'un ouvrage de M. Malblanc. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 7(4), 111–117. <https://doi.org/10.7202/1057436ar>

## NOUVEAU DOMAINE DE LA STYLISTIQUE COMPARÉE

A propos d'un ouvrage de M. Malblanc

Jean-Paul VINAY, Montréal

Il y a deux façons d'entendre la stylistique: on peut entreprendre, à l'intérieur d'une même langue, la répartition et la description des éléments intellectuels et affectifs, déterminer l'influence de ceux-ci sur ceux-là. Cette façon de voir fut celle de Charles (*Traité de stylistique française*) Bally<sup>1</sup>. C'est aussi, avec des variations personnelles, d'ailleurs importantes, celle de stylisticiens plus littéraires: Leo Spitzer, Gérard Antoine, Michel Riffaterre<sup>2</sup>. C'est la *stylistique interne*.

L'autre façon s'appuie sur la comparaison, le rapprochement des caractères propres de deux langues. Bally aussi y avait songé, et opposait fréquemment l'allemand au français, pour mieux faire ressortir les caractéristiques de cette dernière langue. Mais il n'avait pas systématisé cette comparaison; ce fut là le souci des auteurs de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*<sup>3</sup>, qui avaient trouvé auprès de A. Malblanc un prédécesseur dans le domaine de l'allemand. Le travail de ce dernier, intitulé *Pour une stylistique comparée du français et de l'allemand*, paru chez Didier, Paris, en 1944, et maintenant introuvable en librairie, rapprochait systématiquement ces deux langues par le canal de traductions soigneusement choisies, éclairant d'un jour nouveau des comportements linguistiques fort différents, parfois totalement opposés. L'ouvrage fut bien reçu par les membres du corps universitaire les plus ouverts aux conceptions nouvelles: Ch. Bruneau, L. Tesnière et J. Vendryes en firent d'élogieux commentaires, que méritaient sans conteste des vues originales et un sens très fin de l'analyse stylistique.

On pouvait peut-être reprocher à ce premier travail une certaine condensation, qui en rendait la diffusion moins facile parmi les jeunes germanistes et les traducteurs, notoirement rétifs à toute mécanisation de leur art! M. Malblanc eut donc le courage de reprendre son travail

---

(1) Pour parler comme le TIME. Le *Traité* remonte à c. 1910.

(2) De ce dernier, on consultera notamment ses "Criteria for Style Analysis", *Word* XV (1959), sa définition de "Stylistic Context", *Word* XVI (1960) et son long compte-rendu du livre de Sebeok (*Style in Language*) paru également dans *Word* XVII (1961) sous le titre de "Vers la définition linguistique du style".

(3) Paris, Didier et Montréal, Beauchemin, 1958. Voir à ce sujet Vinay, J.-P. "Naissance de la Stylistique comparée", *J. des T.* II.4 (1957): 141-148.

dans un cadre plus adapté à la pédagogie, qui calque presque exactement celui du volume I de la *Bibliothèque de Stylistique Comparée* (par J.-P. Vinay et J. Darbelnet), collection d'ailleurs placée sous la direction de l'auteur. Il existe pourtant des différences entre ces deux *Stylistiques* de présentation très semblable<sup>4</sup>, qui ne portent pas seulement sur le nombre de pages (351 p. contre 331 pour l'anglais), mais aussi sur la manière de concevoir la stylistique. Les sous-titres sont, à cet égard, significatifs. Alors que V.-D. sous-titrait « *Méthode de Traduction* », le présent ouvrage précise « *Essai de représentation de linguistique comparée et Étude de traduction* ». On voit là un souci d'élever la discussion au niveau des principes philosophiques informant les deux structures, ce en quoi l'auteur trahit une préférence secrète pour l'école allemande de Strohmeier, Blersch, Staub, Weber, Humboldt. Cependant, les grandes lignes de l'ouvrage suivent de près celles proposées par V.-D., notamment en ce qui concerne les définitions, la triple division du corpus en *Lexique* (41-128), *Agencement* (131-207) et *Message* (225-283), cette dernière partie étant précisée par le terme (nouveau) d'*Infrastructure*, dont la définition manque malheureusement au Glossaire.



L'allemand et l'anglais sont deux langues germaniques, et à ce titre on pouvait s'attendre à un comportement semblable vis-à-vis d'une tierce langue, en l'espèce le français. C'est en effet ce qui se produit, malgré l'apport considérable des mots romans (français et latins surtout) en anglais, apport qui changea complètement entre 1066 et le XV<sup>e</sup> siècle l'aspect du lexique, et qui couronna la dislocation de l'appareil syntaxique après trois siècles de bilinguisme intense. La stylistique apporte donc ici, d'une manière indépendante, d'intéressants arguments en faveur du caractère « germanique » de l'anglais. Si l'on songe que l'auteur explique les divergences de structure par l'écart entre deux cultures, on ne s'étonnera pas de trouver, à l'occasion de chaque nouveau développement, des confirmations à l'hypothèse de la « famille intellectuelle » germanique qui se place volontiers sur le plan du réel et de l'expressivité, alors que le français montre sa préférence pour le plan de l'entendement et de l'intuition. Ces remarques valent pleinement pour l'anglais, au sujet duquel on pourrait transposer cette remarque de Mal-

---

(4) Malblanc, Alfred, *Stylistique comparée du français et de l'allemand*. Paris, Didier, 1961. *Glossaire* 1-13; *texte* 25-290; *Appendices* 293-335; *Bibliographie* 337-339; *Index* 341-346; *Table* 347-351. L'impression du texte est claire et généralement correcte; il existe cependant une trop longue page d'*Errata*, dont la liste n'est d'ailleurs pas complète, qui risque de rebuter le lecteur. Cette faiblesse devra être corrigée dans une deuxième édition. Le protocole des exemples gagnerait aussi à être clarifié, puisqu'on passe continuellement d'une langue à l'autre : les italiques dénotent tantôt une traduction, tantôt un mot important dans la traduction (voire le titre du livre d'où le passage est extrait); on tend à confondre l'exemple et l'explication .cf. p. 69 : passer le temps, *verbringen* (mais le temps passe, *die Zeit vergeht*); p. 127 *sputnik*, *lunik*... bifteck, rosbif; p. 227 *la mer est grosse, die See ist hoch*, etc. Ce sont là des détails secondaires, que l'on souhaite voir disparaître pour que l'ouvrage prenne vraiment tout le rayonnement qu'il mérite.

blanc (p. 289) : « ... le français va de l'idée au fait, alors que l'allemand se contente souvent de la traduction du fait simple, jugement et idée ne venant qu'*a posteriori* » ... « Nos deux langues de culture apparaissent ... toutes deux par des caractères différents comme des avancées vers la science et vers l'art. Le français appelle la *science* par sa prédilection pour le jugement et son sens de la causalité, sa reconstruction du réel; il prédispose à l'*art* par son sens de la métaphore et du symbole, de la figure. L'allemand appelle la *science* par sa précision, son amour du détail, sa *Gründlichkeit* et prédispose à l'*art* par son heureuse transcription du mouvement et ses images pittoresques (p. 290) ... ». N'est-ce pas là une vue symétrique des caractéristiques propres de l'anglais par rapport au français ?

Mais ces divergences ne doivent pas nous faire oublier que les grandes langues de culture se compénètrent constamment, ce qui a pour résultat de créer des rapprochements inattendus (cf. les *faux-amis* de l'anglais, les *Fremdwörter* de l'allemand) et de susciter des cadres syntaxiques nouveaux. S'il est donc vrai que français et allemand « divergent dans leurs structures et leurs expressions, ... le voisinage des deux peuples, l'interpénétration des deux civilisations, la fréquence des échanges humains, certaines communautés dans les origines ... les rapprochent souvent, ne serait-ce que dans la parenté des syntaxes. »

La démarche de la stylistique comparée, rapprochant constamment des faits strictement équivalents dans deux langues, — distinguant soigneusement les *niveaux* de la comparaison — nous permet de toucher du doigt plus facilement ces divergences et ces ressemblances, qui reflètent en effet des façons distinctes de penser et de concevoir le monde. Dans ce long et minutieux travail, A. Malblanc a accumulé les exemples, n'avançant rien qui ne soit solidement étayé par un « corpus » emprunté à la langue moderne de tous les jours comme à la langue littéraire. Il est important en effet de ne pas restreindre ces rapprochements aux textes des écrivains : on tomberait dans la confusion entre *stylistique* et *style* qui ôte si souvent de la valeur aux conclusions des tenants de la méthode « littéraire ». La majorité des exemples cités reflète la démarche de la pensée quotidienne, de sorte que les caractéristiques ainsi dégagées sont celles de la langue et non de la parole.



On ne saurait tout relever, dans ce livre très riche et très fouillé; notons seulement au passage quelques traits familiers au traducteur qui opère à partir de l'anglais.

C'est d'abord la prolifération lexicale, qui surprend l'apprenti traducteur, habitué aux aires sémantiques très vastes du français. Cf. les développements sur *avoir* (70-71), *être* (71-74), *faire* surtout (88-91). Il serait instructif de parcourir les colonnes des dictionnaires français-anglais à l'article *faire* pour tirer des exemples parallèles à ceux de Malblanc.

<i>faire une maladie</i>	An einer Krankheit leiden
<i>faire une chute</i>	stürzen
<i>faire un paiement</i>	Eine Zahlung leisten
<i>faire merveille</i>	Wunder wirken
<i>faire le mort</i>	Sich tot stellen
<i>faire venir</i>	bestellen
<i>faire savoir</i>	mitteilen
<i>faire croire</i>	einreden
<i>faire sortir</i> (quelque chose)	hinausdrängen, hinausführen, hinausheben, hinausziehen, hinauskiegen, hinaus schützen, hinaustreiben, etc.
<i>faire tomber</i>	senken
etc.	etc.

Comment ne pas songer aux faits anglais parallèles ? On aura au passage le rapprochement avec des tours tels que : *faire ses malles*, to pack up ; *faire la vaisselle*, to wash up ; *faire une course*, to run an errand ; *faire le mort*, to sham dead, to play 'possum' ; *faire merveille*, to work wonders ; *faire venir*, to summon, to call (for) ; *faire sortir*, to show . . . out, to turn . . . out, etc. Sur le chapitre de la prolifération lexicale, l'allemand et l'anglais semblent bien d'accord, avec un atout important pour l'allemand, celui de la motivation.

On sait que « motivé » veut dire, en linguistique saussurienne, le fait pour un mot d'être rattaché dans notre mémoire à un autre segment du système. Par exemple, *vingt* ne se rattache à rien dans le système français, mais *vingt et un* se rattache à *vingt*, à *et* et à *un*. On comprend ce mot si l'on en connaît les composantes. Cette motivation représente un allègement considérable de la mémoire : *Haltestelle* est clair à qui connaît *Halte* et *Stelle* (endroit, mot courant), alors que son équivalent français, « station », est moins « motivé » (p. 45) ; comparer *ouvreuse* (idée d'ouvrir, mais quoi ? . . .) et *Platzanweiserin* i.e. *Platz+an weis-er-in*, personne au féminin (cf. *-euse* du français) qui indique la place que l'on doit occuper. Cette motivation est très précieuse en langage technique, comme le montre très bien R. W. Jumpelt ; elle découle de la facilité avec laquelle l'allemand fait des mots composés ; mais précisément les composés de l'anglais se comportent souvent de cette façon : comparer *greenhouse* et *serre* ; *blindness* et *cécité* — par opposition à *blind* et *aveugle* ; *reel rest* et *platelet* ; *volume meter* et *modulomètre*. « Du fait des compositions la base concrète de l'allemand, toujours reconnaissable, donne un vocabulaire abstrait plus abondant. *Les défaillances du français imposent des traductions obliques* » (Malblanc, p. 59).

Ainsi A. Malblanc, comme V.-D., attribuent d'abord à des faits de structure la présence de *transpositions* (passage d'une espèce à l'autre, d'un nom à un verbe, etc.). On le note dans tous les domaines : « Il y a du français à l'allemand un décalage fréquent de l'abstrait au concret, en ce sens que le français se sert de *substantifs* pour désigner la qualité, alors que l'allemand en reste à l'*adjectif* » (p. 167). En voici quelques exemples :

*Fliegende Gänse* (= oies volantes), un *vol* d'oies sauvages ;

*Die heisse Sonne* (= le soleil chaud), l'*ardeur* du soleil;  
*Das fehlende Wasser* (= l'eau qui manque), { le manque d'eau  
 l'absence d'eau.

Ce comportement allemand est vraiment très proche de celui de l'anglais; certains exemples sont absolument parallèles: *Der französische Botschafter* (The French Ambassador), l'ambassadeur *de France*; *ein brennendes Haus* (a burning house), une maison *en flammes*; *tödlich verwundet* (fatally wounded), blessé *à mort*; *herzlich lachen* (to laugh heartily), rire *de bon coeur*, etc.

La définition du verbe telle qu'on la trouve dans bon nombre de grammaires (« le *verbe* indique ce qui se passe, alors que le *nom* indique des êtres ou des choses » — Galichet-Mondouaud, *Grammaire française expliquée*) ne laisse certes pas prévoir qu'en stylistique comparée, on constate une préférence marquée pour le substantif en français: on connaît l'exemple classique *Dès son départ*, par opposition à: *dès qu'il fut parti*. R. Malblanc relève grand nombre de transpositions de ce genre (p. 173-175), souvent étayées d'un tour de présentation:

Et *ce fut* une dispute    Und ein neuer Streit *brach los*  
*Ce fut* d'abord un cri    Und ein Schrei *erscholl*

Cependant, par un « retour de balle », le français préfère l'infinitif là où l'allemand « s'élève à un plan supérieur » en utilisant des noms d'action ou d'état:

À force de *courir* (infin).    Durch vieles *Laufen* (nom)  
*Travailler*, c'est être riche    *Arbeit* (nom) heisst *Reichtum*

Mais l'infinitif ne se « rattache-t-il pas à l'espèce des substantifs » (cf. Wagner et Pinchon, *Grammaire du français classique et moderne*, Hachette, 1962, p. 298). C'est la *forme nominale du verbe* (cf. Malherbe, « Ce n'est pas le perdre qui nous afflige, mais l'opinion seule d'avoir perdu », cité par Wagner et Pinchon, p. 299).

Les passages les plus remarquables de ce beau livre sont sans doute ceux consacrés aux temps et aux modes; outre un *Appendice I* entièrement consacré à la représentation du temps dans les verbes allemands et anglais (p. 293-323), on retrouve en plusieurs endroits l'opposition constante qui sépare les deux langues devant les problèmes de la représentation du temps. C'est d'ailleurs sur ces problèmes que butent également nos étudiants travaillant à partir du français vers l'anglais. Voici ce que dit A. Malblanc au sujet des verbes progressifs du français:

« Il y a deux façons de concevoir le temps : l'une toute proche des sens, où le temps est la succession des jours et des nuits, la suite, le cours des événements qui y prennent place: c'est le devenir, *das Werden*, inclus dans le réel; l'autre, toute intellectuelle, où le temps est une ligne abstraite qui domine les événements, une ligne que l'on peut diviser, sur laquelle on peut marquer des repères, s'y arrêter et distraire ainsi les événements de leur succession pour mieux les examiner. » (p. 83)

Cette façon de voir permet à l'allemand de former à la fois le *futur* et le *passif* à l'aide de *werden*, et même de noter les aspects inchoatifs,

progressifs, d'une réalité changeante: *dick werden* (= devenir épais), *grossir*; *satt werden* (= devenir rassasié), *se rassasier*; *es wird kalt* (= il devient froid), *il commence à faire froid*; *Arzt werden* (= devenir docteur), *se faire médecin*; *rot werden* (= devenir rouge), *rougir*. Ce dernier exemple se retrouve en anglais, cf. *leaves turning yellow*, des feuilles qui jaunissent.

Cette notion du devenir, qui permet à l'allemand de dire *sich heiser schreien* se retrouve dans l'anglais *He shouted himself hoarse*, par opposition au français énonçant un principe général: *Il s'enroua à force de crier*; même remarque pour *Er hat sich um den Verstand getrunken* et *He drank himself to death*.

\* \* \*

Ce que nous avons dit de la transposition (changement des espèces) s'applique fort bien à la *modulation* (changement de point de vue). Lorsqu'un Allemand dit, en parlant à un naufragé, « Essen sie nur. Das haben Sie auf der See nicht gehabt » [Mangez donc. Vous n'aviez pas cela en mer], il exprime directement la situation par *nicht*; le français la qualifiera par une constatation « Prenez, cela vous a *manqué à bord* »; et *la mer* est exprimée par le fait d'être en bateau — ce qui est moins précis, puisque l'expression s'appliquerait aussi à un avion. Malblanc résume ces faits en disant: « le français va de l'idée à l'expression du fait, l'allemand du fait exprimé à l'idée » (p. 97). Or, l'allemand possède bien un verbe, *fehlen*, qui correspond à *manquer*: mais il ne l'a pas employé dans ce contexte. Par cette option (choix entre deux formes stylistiques), l'allemand exprime une préférence, une démarche. Dans le même ordre d'idées, l'allemand particularisera ses prépositions — de même que l'anglais, là où le français a recours à des particules vides, grammaticalisées (*de, à*):

Un coup *d'éventail*: Ein Schlag *mit* (= avec) dem Fächer

La cathédrale *de* Cologne: Der Dom *zu* Köln

Le chemin *d'Avignon*: Der Weg *nach* Avignon, etc. (p. 107)

\* \* \*

A une époque où le français se défend brusquement contre l'invasion des termes anglais, surtout dans les domaines de la technique, du commerce et des sports, il est curieux de lire l'intéressant chapitre IX sur les mots d'emprunt, les *Fremdwörter*. A cet égard, l'allemand est d'une souplesse étonnante; il suffit d'ajouter *-ieren* à presque tous les verbes français pour en faire des verbes allemands: *sich amüsieren*, *finassieren*, *kokettieren*, *parodieren*, *promenieren* (p. 124). Enfoncés *watcher*, *grounder*, *checker*, *steamer*, *domper*, *crinquer*, etc., de nos braves garagistes! Mais ces emprunts créent des effets stylistiques d'humour, de finesse, d'élégance qui ont, eux aussi, existé en anglais notamment au

Moyen Age (*hue* par opposition à *colour*) : l'allemand s'adresse volontiers au mot d'emprunt quand il veut frapper davantage l'esprit ou faire appel aux sentiments, témoin le titre du livre de Ernst Jünger, écrivain de marque : *Jahre der Okkupation* (Les années d'occupation) et non pas *Jahre der Besetzung*, qui eût été également possible. Cette attitude donne à réfléchir, et sans excuser les *leadership*, les *pattern* et autres *suspense*, permet sans doute de se faire une meilleure idée des mécanismes de l'emprunt.

On ne sait comment résumer les chapitres sur l'agencement du message, où les remarques pénétrantes abondent (p. ex. celles sur la *causalité interne*, un des meilleurs passages de la III<sup>e</sup> partie) ; il faudrait tout citer. On étudiera avec profit les longues analyses de traductions et les rapprochements féconds de tours et de clichés, où deux façons de concevoir le monde semblent condensées, figées en quelque sorte pour la commodité de l'analyse. Toutes ces constatations sont vigoureusement ramassées dans la conclusion (p. 278-290) où se confirment certains traits majeurs que la stylistique comparé du français et de l'anglais nous avait déjà permis de dégager : la préférence de l'allemand pour le plan du réel, du français pour celui de l'entendement — la démarche plus intuitive du français, plus expressive de l'allemand — le rôle important joué par le jugement préalable en français<sup>5</sup> — le dynamisme intérieur du français. Avec beaucoup d'humilité, l'auteur pose alors la plume, et se tourne vers les statisticiens et les expérimentateurs en laboratoire qui pourront vérifier ses hypothèses et généraliser ses règles. Mais d'ores et déjà, en particulier grâce aux recoupements offerts par l'anglais, on peut accepter ces conclusions comme étant valides et parfaitement utilisables dans l'enseignement de la traduction.



---

(5) C'est peut-être ce qui donne à une affirmation française son aspect cassant, définitif, qui choque un Anglophone habitué à plus d'hésitation : *I am afraid that ...*, *I am given to understand that ...*, *It seems as if ...*